

« Une glace alors? Vous avez droit à trois parfums, vous avez choisi?

– Choisissez pour moi, ça m'est complètement égal, mademoiselle.

– Ah oui, mais non, c'est à vous de...

– Pas du tout, je vous le demande comme un service.

– Ah mais je ne peux pas, vous avez bien des parfums préférés...

– Et vous, vous n'avez pas des parfums préférés?

– Mais c'est vous le client, moi je...

– Justement, je vous demande comme une faveur de me servir vos parfums préférés, parce que moi, de toute façon, je ne sentirai pas la différence. Du moment que c'est froid, gras et sucré, ça me convient parfaitement.

– Mais je... comme vous voudrez monsieur. Donc, une glace, une crème caramel et deux cafés. »

Ça dérange tout le monde, mon truc, mais je n'y mets aucune mauvaise volonté. Manger, pour moi, c'est comme baiser avec une vieille maîtresse, ça fait du bien, mais je ne sens pas les nuances. Je fonce et on n'en parle plus. J'aimerais autant ne pas me nourrir, pour le plaisir que j'y trouve ! Les amis aiment bien me voir de l'autre côté d'une table, je m'incline. Je sais, je pourrais mine de rien demander la crème caramel comme tout le monde et éviter les vagues. Mais j'ai toujours détesté le caramel, on se demanderait ce qui m'arrive. Alors je me pousse du col, les serveuses mal élevées pestent, les autres haussent les épaules, les amis reconnaissent mon mauvais caractère, les autres gardent leurs distances. Voilà des années que ça dure. Enfin c'est ce que je dis quand je ne dis pas que j'ai toujours été comme ça.

Là par exemple, je finis de déjeuner avec un vieil ami que je retrouve tous les jeudis. Il tient à avoir régulièrement de mes nouvelles. On se voit toujours dans ce bistrot, pas loin de son bureau. Il aime les rituels.

Moi je n'aime rien, mais je peux comprendre. Je n'aime ni les gens ni les objets. Non seulement rien ne me passionne, mais rien ne m'intéresse. Je n'ai pas envie de me suicider non plus, ni de vivre comme un reclus. La fadeur ambiante

me convient. Je marche, je dors, je mange, je parle – le moins possible. Je ne déteste pas écouter les autres, j'ai du temps, je leur en accorde volontiers. Certains comme cet ami, là, Georges, recherchent ma compagnie. Je n'ai aucune illusion sur l'amitié qu'il me porte. Georges est un misanthrope avéré, surtout depuis qu'il a perdu ses cheveux. Je suis une des rares personnes à ne lui opposer aucune contradiction, il me trouve plein de belles qualités. Ma situation, mon attitude offrent certains avantages dont celui de tout aplanir. Je ne souffre pas, je ne fais pas souffrir les autres. Je suis comme une plante qui écoute et qui parle. Il suffit de m'arroser un peu pour que je joue votre jeu.

Nos desserts arrivent : trois boules de trois roses différents avec des petits morceaux plus ou moins sombres et luisants dans une coupe de métal et un sourire presque fier de la serveuse, pour moi ; pour Georges, une crème caramel. La terrasse se vide, Georges prend tout son temps. Il préfère déjeuner tard pour que l'après-midi paraisse moins long. Un quatuor de trentenaires à cravate remballé vivement. Les couples et duos de bureau agitent leurs cartes de crédit. Seule la ronde brune qui picore sa purée en lisant le journal n'a pas l'air pressée. Ses taches de rousseur sur le nez lui donnent

l'air d'une gamine. Georges n'aime pas les brunes, ni les rondes, ni les maigres, ni les femmes aux cheveux bouclés qu'il trouve vulgaires, ni les blondes pour la même raison, ni les vieilles... mais il n'a aucun goût pour les garçons, d'où une certaine aigreur. Georges est célibataire, par choix. Il n'y a que deux sujets qui l'intéressent : son job et « les Balkans ». Je suis injuste, il aime aussi énormément critiquer ses contemporains.

La serveuse apporte l'addition qu'on ne lui a pas demandée. Elle a envie que nous décampions j'imagine, mais elle se débrouille pour nous le suggérer très gentiment. Elle a déposé deux bonbons dans la coupelle et me recommande le bleu qui est « à la menthe et pique un peu, ça vous amusera les papilles ».

« Pour qui elle se prend celle-là, demande Georges, où elle se croit ? La prochaine fois elle va nous demander ce qui nous ferait plaisir et si tout se passe bien ! Si j'avais envie de manières j'irais dans un vrai resto, pas dans ce rade. Ça doit être une cousine de province du patron, ce genre. Ce sont les pires, sous prétexte de paraître professionnelles et irréprochables, elles vous envahissent. Elle a l'air de rien là, toute fine avec son menton pointu, mais tu vas voir, elle va grimper les échelons, prendre le pouvoir,

la prochaine fois, tu paries, y aura des petits bouquets en plastique sur les tables! Bon, c'est pas tout ça mais faut quand même que j'y aille. Ou tu veux un autre café? Ça va agacer la petite, tiens! Hep, mademoiselle! Deux autres cafés s'il vous plaît et après on vous laisse tranquille! »

Voilà pourquoi Georges me garde dans la partie active de son carnet d'adresses, jamais je ne tente une remarque quant à ses initiatives, aucune muflerie ne me chiffonne, aucune manie ne m'agace, tout me va. Et rien aussi bien sûr. À se demander comment j'ai pu garder mes amis.

« Qu'est-ce que tu fais après?

– Rien.

– Toi alors, tu es impayable! »

Mon désœuvrement épate les gens. Quand Georges sera retourné à son bureau d'études – Georges est consultant, il vend de la ville aux municipalités – je ne ferai rien. Je rentrerai chez moi à pied par le plus long chemin. Ensuite je me collerai dans un fauteuil avec un livre, les pieds croisés sur la table basse, une bière à portée de main. Mon téléphone sonnera, on me proposera de venir dîner ce soir « toi on peut t'appeler au dernier moment, c'est bien agréable ». Ou alors il ne sonnera pas. Je lirai

jusqu'à ce que mon estomac grogne. Là j'ouvrirai la porte du frigo et je choisirai un de ces trucs en barquette à réchauffer. Bien obligé de nourrir la chose qui me sert de carapace et de véhicule. Pas moche d'ailleurs, la chose, si vous voulez tout savoir. Enfin, y en a qui aiment, qui demandent en tout cas. Je n'ai jamais eu de mal avec les femmes. Je dois ressembler à ces chiens mal coiffés, mais très propres, auxquels elles ont du mal à résister. Surtout j'ai toujours l'air de n'avoir besoin de rien ni de personne. J'ai une belle tête de défi. Cheveux grisonnants, durs, sourcils ras, nez large, yeux de vieil or terni, un tout petit peu de bide, juste ce qu'il faut pour ne plus passer pour un blanc-bec nécessaire, toujours des vêtements loin du corps dans des matières sérieuses : velours, tweed, cashmere et des grosses chaussures lacées. L'allure d'un vieux prof de philo, ou d'un journaliste indépendant. J'ai de grandes mains toujours propres et les ongles soigneusement coupés, limés, polis. La carcasse est bonne. Si je n'avais pas ce défaut de sensations, je serais un type presque parfait. Personne n'aime les gens parfaits de toute façon. Et ceux qui ont l'air parfaits encore moins. Ça donnerait plutôt des envies de meurtre. Pas à moi, bien sûr, moi je n'ai jamais envie de rien. Je n'ai que des besoins.

Manger, dormir, marcher, écouter, parler, lire,
baiser, dans cet ordre et dans tous les désordres.
J'ai oublié boire. Bien sûr, j'ai oublié.